

# TEMLON



JEAN-MICHEL ALBEROLA

TÉLÉRAMA, 20 janvier 2024

## LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

... et, tranquillement, sans heurt, mais toujours habitée par une sourde mélancolie, la peinture de Jean-Michel Alberola poursuit son chemin. Elle se déploie. Chaque tableau s'ajoute à une suite depuis longtemps entamée, celle des « Rois de Rien », par exemple, datant d'une trentaine d'années. Le premier d'entre eux, propriété du Centre Pompidou à Paris, qu'Alberola commença en 1993, abandonna puis acheva en 2004, présente les caractéristiques de ceux qui suivront : mélange d'abstraction et de figuration, aplats de couleurs, silhouette plus ou moins définie d'un personnage assis sur une chaise décalqué à partir d'une photographie. Les plus récents se réfèrent surtout à la musique populaire : pop, rock, blues et jazz. Un nom, un titre de morceau musical ou de chanson, et la date de la sortie du disque sont écrits sur la toile. Cela va de Dylan à Bo Diddley, en passant par les Kinks ou Frank Zappa – les héros, donc, d'un glorieux passé.

Comme à son habitude, Alberola peint des sortes de rébus, et comprenez qui pourra. L'artiste ne peut se défaire d'une dimension conceptuelle parfois bienvenue, parfois superflue. Elle est souvent, et heureusement, teintée d'ironie – le peintre affiche son admiration pour l'artiste belge Marcel Broodthaers (1924-1976), à la fois poète et plasticien inclassable, enfant de Marcel Duchamp et d'Isidore Ducasse, mais en plus drôle, auteur de l'immortel *Triomphe de moules* (1965). Parfois, elle égare : lorsqu'il écrit en haut du tableau « Paupière supérieure », et en bas « Paupière inférieure », cela nuit à la peinture qui aussitôt disparaît derrière la question posée par ces deux inscriptions. Car, en deçà des thèmes, des sujets, des énigmes et de l'humour, il s'agit bien de peinture.

On pourrait l'oublier. Car tout se passe comme si le tableau, où l'harmonie des aplats aux couleurs douces tempère la raideur du trait, était le décor conçu pour accueillir autre chose : une pensée, une référence, un engouement... Peut-être même s'agit-il d'une impression (mot ici plus juste que le cézanien « sensation » lié à un regard porté sur le vivant) qu'Alberola ne parviendrait pas à restituer par la

peinture même. Alors vient le texte. Au sous-sol de la galerie, il n'y a plus que lui, en place de la peinture, tracé au trait noir sur des toiles blanches. Sous le titre *1965-1966-1967*, Jean-Michel Alberola, né en 1953, se livre à un inventaire des événements remarquables qui se sont passés lors du début de son adolescence – remarquables pour lui, bien entendu, puisque les expositions de Marcel Broodthaers et les disques des Beatles y figurent en bonne place.

« Ces trois années sont encore libres, dit le peintre, alors qu'à la fin des années 1960 l'argent infiltre les domaines culturels de l'industrie musicale et cinématographique. On se rend compte que cette contre-culture peut se vendre. À partir de là, tout change. » Avant lui, l'historien américain Christopher Lasch (1932-1994) avait défendu l'idée que la contre-culture américaine (celle des années 1950-1960) avait été l'avant-garde du capitalisme en lui permettant de se réinventer. Ainsi, en 1964, un an avant les trois années remarquables d'Alberola, le Lion d'or obtenu par Robert Rauschenberg à la Biennale de Venise marque la prise de pouvoir des États-Unis sur le marché de l'art. Le pop, qu'il soit chanté ou peint, va dominer durablement le monde. Il est le premier signe de la mondialisation de l'économie qui suivra. *The Times They Are a-Changin'*, chantait Bob Dylan cette même année 1964. Ils changent encore. Ils changent sans cesse, laissant derrière eux, particulièrement sensible dans l'exposition, le tendre parfum de la nostalgie ●



**Les Rois de Rien et les années 1965-1966-1967**

Peinture

**Jean-Michel Alberola**

| Jusqu'au 24 février, galerie Templon, Paris 3<sup>e</sup>, tél. : 01 85 76 55 55.



**Le Roi de Rien XXVI, de Jean-Michel Alberola, 2022.**